

A la fin de l'année, il avait fini par gagner quelques sous, soit en copiant deux ou trois tableaux du maître, soit en vendant quelques-unes de ses études.

Ce qui le désolait, c'est que l'atelier dans lequel il travaillait était situé rue de Fleurus, et qu'il demeurait aux Bâtignolles. Tous les jours il perdait deux bonnes heures à faire le trajet, aller et retour compris.

Il obtint de sa mère qu'elle vint se loger à proximité de l'atelier ; et comme il s'était mis à la recherche d'un appartement, il découvrit, rue Notre-Dame-des-Champs au fond d'une cour, un pavillon qu'entourait un étroit jardinet.

Le loyer en était relativement si bon marché, l'aspect des arbres et des plates-bandes était si réjouissant qu'Adrien le loua sur-le-champ, et exigea de sa mère qu'il payerait la différence entre le logement qu'elle quittait et celui dans lequel il la faisait entrer.

Mme Roberts ne souleva aucune objection ; les confidences que le maître lui avait faites la rassuraient désormais sur l'avenir de son fils. Et puis... elle était mère... Elle avait foi en son enfant.

Le pavillon qu'avait découvert Adrien semblait à miracle avoir été bâti pour lui.

Au rez-de-chaussée, élevé sur cave, une antichambre ou vestibule et un vaste atelier de huit mètres carrés.

Au premier étage, un petit appartement complet : chambre, salon, salle à manger, cuisine et antichambre. On y accédait par un escalier placé dans le vestibule du rez-de-chaussée.

Le salon fut supprimé et converti en chambre à coucher. L'installation était suffisante, sinon complète.

Quant à l'atelier, sauf les dimanches et jours de fête, il resta désert pendant près de trois ans, non pas tout à fait cependant, — car Adrien demanda et obtint parfois quelques jours afin de travailler un peu pour son compte.

Au bout de ces quatre ans de sage artistique, Adrien grâce à ses dispositions exceptionnelles et à un labeur persistant, était devenu un véritable talent.

Son maître lui déclara qu'il pouvait voler de ses propres ailes.

Le jeune peintre n'attendait que ce bienheureux oracle pour prendre son essor. Le cœur plein des illusions de son âge, il croyait que l'univers était à lui.

Il avait noué dans l'atelier de son maître des relations qui le servaient utilement et fructueusement. Cinq ou six amateurs, présentant la renommée future de son pinceau, lui commandèrent des tableaux, grâce auxquels Adrien put meubler son atelier et se créer un intérieur à peu près confortable.

Mais quand ces rares clients eurent fourni les premiers fonds, les autres se firent tirer l'oreille, si bien que, pour vivre et ne pas être à charge à sa mère, Adrien fut obligé de s'adresser aux marchands.

Aujourd'hui, grâce aux quatre mille francs de revenus que possédait Mme Roberts et à ce qu'il gagnait, l'artiste parvenait à joindre convenablement les deux bouts, mais n'en était pas encore arrivé au point qu'il ambitionnait d'atteindre, c'est-à-dire voir arriver le client sans impatience et faire attendre le marchand.

Il ne faisait pas encore la loi, il la subissait.

Pourtant il avait exposé deux ans de suite avec succès. Les critiques d'art s'étaient occupés de lui avec certains égards. Il était connu et estimé de tous ses camarades, toutes choses un peu essentielles.

Malheureusement, sa réputation n'avait pas encore franchi ce cercle d'indifférence et presque d'hostilité que la foule défilante trace toujours autour des nouveaux venus.

Adrien ne désespérait pas. Il avait du courage et de la volonté ; il trouvait même que, relativement, ses débuts avaient été faciles : il voyait tant de pauvres diables mourir de faim, qui étaient entrés avant lui dans cette aride carrière, qu'il se consolait en récapitulant les plaisirs, peu coûteux du reste, que sa petite position lui permettait.

Ne pouvant avoir ni chevaux ni voitures, ni prendre part à aucune des distractions coûteuses du sport ou de la chasse, mais avide de mouvement et d'activité, il avait adopté le *yachting*.

A la fin de l'année où il avait quitté le collège, il avait économisé dans ce but quatre misérables cents francs, empliés sous à sous dans une tirelire de grès. Quand il eut réalisé ce capital, il se rendit à Argenteuil. La curiosité l'y avait poussé souvent : il savait que ce bassin de la Seine était presque exclusivement consacré à la navigation de plaisance.

Il y acheta un clipper d'occasion, et se livra le plus souvent qu'il put au goût prononcé qu'il avait rapporté d'Amérique, et qu'il avait contracté dès sa plus tendre enfance.

Cependant son plaisir n'était pas complet. Il attribuait aux constructeurs français une infériorité réelle sur ceux de son pays, — ce qui n'a rien de surprenant, puisque le clipper est d'importation américaine.

Aussi, dès qu'il fut à même d'en commander un, il s'adressa à un constructeur de New-York, ne lui cachant pas que l'embarcation qu'il désirait était appelée à courir contre les voiliers parisiens.

Le constructeur se piqua d'amour-propre et lui envoya un véritable modèle comme gabarit, comme grément, comme aménagement, on pourrait même dire comme obénésterie.

Ce petit chef-d'œuvre, admiré par tous les connaisseurs et baptisé par son maître sous le nom d'*Espérance*, n'était arrivé à Argenteuil que quinze jours avant l'époque où commence ce récit.

On a vu avec quelle crânerie ce clipper se comporta à la mer et comment il justifia par un sauvetage le nom qu'il avait reçu.

Adrien était enchanté de son acquisition.

Il l'avait répété à sa mère sur tous les tons, et cependant la bonne femme avait remarqué que depuis cette époque à peu près son fils était devenu triste et rêveur.

Vingt fois elle était descendue sans précaution pour travailler auprès de lui dans l'atelier, et vingt fois elle l'avait surpris, immobile et pensif, le regard fixe, semblant chercher au loin une image ou une idée qui le fuyait.

A quoi songeait le cher enfant ? Était-ce à son art ? Était-ce à l'amour ?

Elle l'ignorait, la chère dame, et, comme Adrien ne lui disait rien, elle ne l'interrogeait pas de peur de l'importuner.

Elle avait eu un mouvement de terreur quand son fils lui avait raconté la navrante histoire de Mme Dorval et de sa fille : elle avait cru d'abord que son fils avait jeté les yeux sur la jeune femme. Mais elle s'était promptement rassurée. Bien certainement, Adrien ne connaissait pas ces dames : il n'aurait pas su mentir à ce point.

Alors à quoi ou à qui pensait l'artiste ?

Hélas ! qu'aurait dit la pauvre mère, si elle avait su que son fils était amoureux d'une vision, si elle avait su que le hasard la lui avait fait rencontrer avant-hier encore, si elle avait su enfin que cette vision avait un beau nom, une riche fortune, toutes grandeurs incompatibles avec la pénurie de son fils ?

C'était cependant trop vrai ! Ainsi qu'Adrien l'avait confessé à de Coissy, il avait tout fait pour banir ce beau visage de sa pensée.

Il ne savait pas son nom, il n'avait fait que l'entrevoir inanimé, pâle et défaite, les yeux à demi fermés, mais il l'avait portée dans ses bras robustes. Si faiblement que battit le cœur de cette enfant, il l'avait senti contre le sien, il avait respiré son haleine. Ces regards éteints, ces pulsations insensibles l'avaient bouleversé.

Cette beauté idéale, qui ne tenait plus qu'à un souffle de vie, l'avait frappé. Sous l'admiration de l'artiste avait germé l'amour de l'homme.

Il ne se cachait pas que c'était folie. Quand il avait fui la reconnaissance d'Hélène, il croyait bien que c'était à jamais. Pourquoi n'est-on libre ni de son cœur ni de sa pensée ? Il aurait arraché de l'un et de l'autre cette angélique figure qui le poursuivait malgré lui.